

Recherches sociographiques



John MIESEL, Guy ROCHER et Arthur SILVER, *Si je me souviens bien / As I recall. Regards sur l'histoire*

Jocelyn Létourneau

Volume 42, numéro 1, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057417ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057417ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Létourneau, J. (2001). Compte rendu de [John MIESEL, Guy ROCHER et Arthur SILVER, *Si je me souviens bien / As I recall. Regards sur l'histoire*]. *Recherches sociographiques*, 42(1), 115–117. <https://doi.org/10.7202/057417ar>

COMPTES RENDUS

John MEISEL, Guy ROCHER et Arthur SILVER, *Si je me souviens bien / As I Recall. Regards sur l'histoire*, Montréal, Institut de recherche en politiques publiques, 1999, 491 p.

Visant un public aussi large que possible, ce livre présente une lecture croisée des représentations et interprétations différentes, souvent antagoniques, qui ont été proposées, par les francophones et les anglophones du Canada, de 34 événements qui ont marqué ou secoué le passé du pays. Que ces représentations et interprétations soient justes ou pas, peu importe. À la longue, elles se sont instituées en matrices de sens et vignettes identitaires pour chacun des deux groupements cherchant à bâtir ses références particulières dans le cadre de son rapport avec et contre l'autre groupement. La présence et la prégnance de ces représentations et interprétations sont telles qu'elles constituent encore aujourd'hui, dans l'espace public, voire dans les milieux savants, les nœuds gordiens à partir desquels le Canada français ou le Québec d'un côté, et le Canada anglais de l'autre, se perçoivent réciproquement. Or, pour les concepteurs de l'ouvrage, cette situation est déplorable ; elle serait en effet l'une des raisons expliquant la difficulté de créer les conditions pour que naisse un dialogue fructueux entre francophones et anglophones, ce dialogue étant (malheureusement) médiatisé par une mémoire qui possède sa propre histoire – une histoire qu'il faudrait mettre au jour, voire déconstruire, de manière à repérer et révéler les processus d'élaboration mémorielle qui ont présidé à la construction d'une représentation fâcheuse de l'Autre et qui entretiennent la discorde canadienne.

Au fond, si l'objet du livre est celui des interprétations et représentations que les francophones d'un côté, et les anglophones de l'autre, ont construit d'événements vécus ensemble mais différemment, sa finalité est celle de rouvrir l'avenir en réexaminant le passé – une opération qui anime à l'heure actuelle la quête intellectuelle de bien des auteurs, et ce, tant au Québec que dans le reste du Canada.

Divisé en six chapitres, le contenu de l'ouvrage ne porte que sur les racines mémorielles du conflit Québec-Canada. Il va de soi – les auteurs le reconnaissent eux-mêmes – que la question du rapport politique conflictuel entre le Québec et le Canada n'épuise pas l'entièreté de ce qui constitue l'expérience historique canadienne. Elle n'en demeure pas moins l'une de ses focales principales et structurantes.

Dans chacun des chapitres sont présentés cinq ou sept événements litigieux, sur le plan mémoriel, du passé du Québec-Canada. La plupart des moments retenus touchent cependant au XX^e siècle, voire à la période qui suit la Seconde Guerre mondiale. Ce choix surprend. Les épisodes ayant nourri la représentation différenciée de l'expérience historique canadienne par les francophones et les anglophones sont très nombreux aux XVIII^e et XIX^e siècles. Au dire des concepteurs du projet, chacun des événements retenus l'aurait été pour « son influence déterminante sur l'évolution des relations Québec-Canada, pour les interprétations discordantes qu'il a suscitées et pour le sentiment d'injustice qu'il a éveillé chez l'une ou l'autre des parties concernées ». Acceptable, cette justification ne devrait toutefois pas être entendue comme signifiant que l'ouvrage épuise les sources de dissonances mémorielles entre francophones et anglophones concernant leurs représentations et interprétations du passé du pays.

Tous les événements sélectionnés font l'objet d'une présentation, sorte de mise en contexte général, par différents collaborateurs au projet. Cette mise en contexte vise à situer l'événement dans son cadre historique et, ce qui est important, dans son cadre historiographique en montrant comment une factualité est immanquablement précédée et suivie par un travail discursif et interprétatif qui offre ou impose à cette factualité certaines des figures historiques et mémorielles particulières dans lesquelles elle se déploiera et qu'elle conservera le plus souvent. Certes, l'apport du livre n'est nullement d'ordre théorique et l'on ne doit pas s'attendre non plus à y trouver une argumentation d'ordre historiographique exhaustive. Mais le contenu de l'ouvrage suffit à faire voir comment le travail d'interprétation est constitutif de la matière de l'événement et de sa transformation en avènement. L'année 1759, par exemple, ne s'enferme pas dans la factualité de ce qui fut. Elle est la somme inséparable de ce qui fut et de ce que l'on en a dit, hier et aujourd'hui. C'est pourquoi l'on peut dire que le passé ne meurt jamais tant qu'il est fécondé par le narrateur qui dispose d'ailleurs, à l'égard de l'ayant-été, d'une possibilité de récupération qu'il exploitera selon différents usages acceptables ou inappropriés.

Chacun des chapitres du livre est en outre précédé d'une introduction de Guy Rocher et de John Meisel. Il s'agit de deux intellectuels importants, l'un au Canada français, l'autre au Canada anglais. Le principal mérite de leur contribution se situe dans la forme de leur exposé. La qualité de la langue, le ton qu'ils utilisent, la volonté de dialogue et de compréhension qui les anime est méritoire. Cela dit, l'un et l'autre, consciemment ou pas, reprennent dans leurs propos deux visions du Soi et de l'Autre qui sont assez classiques dans l'histoire et l'actualité du pays. M. Rocher, tout en insistant sur le fait que le Canada n'est pas un goulag, tire la conséquence de ce que fut l'expérience canadienne. À son avis, celle-ci, dans l'une de ses dimensions centrales tout au moins, soit la place du fait français et de la nation québécoise dans la problématique canadienne, est marquée par une impasse indépassée et probablement indépassable. À ce sujet, son diagnostic est clair : il faut en tirer la leçon, c'est-à-dire (mais je spécule ici sur la pensée du sociologue) approfondir l'idée de souveraineté comme moyen de passer à l'avenir. John Meisel, que l'on pourrait, en usant de la typologie qu'il propose lui-même dans l'ouvrage, certainement situer parmi les « amis du Québec », prend acte du fait que l'expérience

historique canadienne a été, pour les francophones, déplaisante à plusieurs égards et, en tout cas, moins avantageuse et plus coûteuse qu'elle ne l'a été pour les anglophones. Malgré tout, il faut bien voir que ces derniers ont très souvent dû accepter de revoir ou réviser leurs projets à cause des francophones ou en fonction de leur présence dans le paysage politique canadien. En d'autres termes, il existe chez les Canadiens anglais un fond de bonne volonté qui ne demande qu'à être exploité. Pour Meisel, le Canada reste fondamentalement un lieu de compromis, de dialogue et d'aménagement heureux des tensions, soit un espace politique où le changement et l'amélioration des choses sont possibles.

Au fond, Rocher et Meisel incarnent, dans leur position respective, les discordances de vues et de perspectives qui n'ont jamais cessé de se manifester à propos de l'expérience historique canadienne, discordances qui sont probablement, si l'on accepte le point de vue d'un Jacques Godbout par exemple, le fondement même de ce qu'est le Canada, fondement en deçà ou au-delà duquel le pays n'existe plus. Rocher et Meisel participeraient donc des logiques historiques et mémorielles sur lesquelles ils avaient précisément pour mandat de réfléchir. C'est dire la prégnance de ces logiques dans l'actualité du pays.

Au total, cet ouvrage de l'IRPP est une contribution fort intéressante – brillante par l'idée qui la sous-tend – au débat portant sur l'« unité canadienne » à une époque où l'on s'interroge sur les possibilités de rénover le grand récit collectif du Canada – ou celui du Québec, ou celui du Canada-Québec – dans la perspective de rouvrir l'avenir pour le bénéfice des descendants. Ce livre, magistralement écrit, vivant et accessible à un vaste public, pourra servir à animer de nombreux débats en classe et dans l'espace public en général. Que l'on ne se fasse toutefois pas d'illusion : bien avant d'ébranler les convictions mémorielles des uns et des autres, l'ouvrage servira à confirmer les opinions de tout un chacun sur ce qu'a été le Canada, sur ce qu'il continue d'être, sur ce qu'il ne pourra jamais être ou sur ce qu'il sera toujours... inévitablement.

Jocelyn LÉTOURNEAU

Département d'histoire et CÉLAT,
Université Laval.

Gérard BOUCHARD et Michel LACOMBE, *Dialogue sur les pays neufs*, Montréal, Boréal, 1999, 224 p.

Un autre livre sur le nationalisme ? Par le biais d'un *Dialogue* – il s'agit en fait d'une entrevue – avec le journaliste Michel Lacombe, l'historien Gérard Bouchard se lance à nouveau dans le débat politique mais il ajoute à l'étude historique du Québec une dimension comparative avec ce qu'il appelle les pays « neufs » en particulier les États-Unis, le Mexique, l'Australie et l'Afrique du Sud.